

Brûlures du souvenir

MERCREDI, 30 SEPTEMBRE, 1992 L'HUMANITÉ

DANS «Un cirque passe», son quinzième roman déjà, Patrick Modiano continue de fouiller à sa manière des pans du passé, comme si, pour lui, le travail sur les origines ne devait jamais s'achever. C'est d'ailleurs à ses parents qu'il dédie son livre. Le flou encore une fois entretenu, qui s'affirme décidément comme son estampille personnelle, pourrait être celui qui s'installa à l'époque autour d'une histoire d'apparence passablement brumeuse. Mais on sait bien que dans la littérature romanesque, davantage peut-être d'ailleurs, il faut tenir ce genre d'apparence immédiate en suspicion. D'autant plus que Patrick Modiano n'hésite pas à semer çà et là quelques cailloux blancs.

Le premier de ces repères, et le plus essentiel, est sans conteste la date de l'action: 1963. Les accords d'Evian ont été signés depuis le mois de mars de l'année précédente, mais le narrateur, âgé à l'époque de dix-huit ans, qui vient de quitter le lycée Henri-IV et passe ses «heures de loisir au cinéma et dans les librairies», a jugé plus prudent de prendre une inscription à la faculté des lettres, afin de prolonger son sursis d'incorporation. Aujourd'hui encore, à trente années de distance, il se rappelle «ces jeunes gens qui partaient pour la guerre d'Algérie quand (il avait) seize ans». Au demeurant il se pourrait bien que ce soit une affaire consécutive à la guerre d'Algérie qui le fasse se retrouver, au tout début du roman, dans un bureau du quai des Orfèvres pour un interrogatoire: son nom figurait sur l'agenda d'une personne dont on peut imaginer qu'elle vient d'être arrêtée. Les policiers, à moins qu'il s'agisse d'agents de services plus spéciaux, ne lui en diront pas davantage. Après lui ils entendront «une fille d'environ vingt-deux ans», qu'il se paiera le culot d'attendre à la sortie du Palais de Justice, pour essayer d'en savoir un peu plus long. Peine perdue d'abord. Mais au bout d'un moment, mise en confiance par la visible innocence de l'interlocuteur, peut-être déjà pressentant la naissance de quelque chose entre elle et lui, et probablement très pressée par les événements, elle lui demandera de cacher chez lui une valise en cuir noir, assez lourdement chargée, qu'ils iront ensemble retirer à la consigne de la gare du Nord. On se souvient qu'à la même époque on arrêtait Salan et qu'on exécutait des membres de l'OAS, impliqués dans des attentats criminels. La valise mystérieuse, bientôt rejointe par une seconde, essaie peut-être d'échapper aux recherches de barbouzes, sur la piste de documents ou de quelque trésor de guerre. Mais le flou reste suffisamment présent, pour qu'on n'exclut pas non plus une affaire de droit commun. A moins encore, dernière hypothèse aucunement à exclure, qu'il s'agisse de l'un et de l'autre, ainsi que ce fut souvent le cas.

VOILA donc notre jeune homme, on apprendra presque à la fin qu'il se prénomme Jean, embarqué dans une histoire pas vraiment nette, au cours de laquelle il va être conduit à fréquenter des personnages douteux. Il ira même jusqu'à prêter la main à un enlèvement organisé par des connaissances de la jeune femme: sous des «couvertures» de commerçants bonhommes, ceux-ci se livrent dans l'ombre à des activités autrement inavouables. Nul doute qu'ils aient à voir avec les valises soigneusement bouclées, que Jean a cachées dans l'appartement laissé vide par ses propres parents, quai Conti. Le père, pour une raison restée inexpliquée mais qu'on peut là encore imaginer en relation avec la fin de la guerre d'Algérie, a dû en effet chercher asile en Suisse pas plus tard que la semaine précédente, laissant à Paris des «dossiers», qu'un homme à tout faire, qui lui-même fréquente les milieux interlopes de la capitale, doit impérativement détruire. Quant à la mère, elle a tout aussi inexpliquablement disparu dans le sud de l'Espagne...

Pendant quelques jours, Jean et Gisèle, c'est le nom de l'inconnue, vont parcourir Paris en tous sens, dans l'urgence, comme pour échapper, sans se l'avouer, à une conjonction de menaces, activistes et barbouzes, qu'ils sentent tout près autour d'eux. A ses «amis» méfiants, elle présentera son nouveau compagnon comme son frère Lucien: on pense à Lacombe Lucien, personnage de Modiano semblablement «innocent» et placé dans une même situation d'urgence, entre des périls opposés. Souvent pendant ces journées, les itinéraires de Jean et de Gisèle se superposent à d'autres itinéraires de personnages d'autres livres de Patrick Modiano, comme si le romancier ne cessait en fait jamais d'arpenter une même géographie personnelle. Peut-être ambitionne-t-il, à chaque fois, à l'image de Gisèle allant de lieu en lieu pour y récupérer des affaires dispersées au gré d'une existence qu'on subodore mouvementée, de lui aussi «tenter de rassembler les morceaux épars d'une vie»? Car ce qui frappe, malgré tout ce qui demeure non dit dans le texte, procurant une continuelle sensation d'évanescence, c'est la perfection du «rendu» de ce temps-là. Les histoires de Patrick Modiano possèdent cette qualité supérieure de savoir capter les mille petits riens, grâce auxquels l'air d'un temps se donne à reconnaître: la voiture que l'on peut encore garer «au milieu de la petite place qui forme un renforcement entre la Monnaie et l'Institut», l'adresse téléphonique à un nom et quatre chiffres, la grenadine bue au café, les fiches qu'on remplit dans les hôtels, la «voix monotone d'un speaker» à la radio, les 24 Heures du Mans comme référence pour la vitesse automobile...

A l'époque, Jean disait vouloir «écrire des romans». Il désirait aussi partir pour Rome, avec Gisèle. Pour que leur histoire échappe au faisceau des menaces alentour, qui se faisaient de plus en plus précises, et puisse vraiment commencer. Ici, l'un et l'autre se sentaient pris au piège, ligotés dans un réseau, c'est bien le mot, de liens tissés par d'autres. Le voyage à Rome, perçue par Jean comme la ville du temps arrêté, n'aura pas lieu. En revanche le jeune homme d'alors, disponible pour toutes les aventures, semble être bien devenu le romancier qu'il souhaitait.

ON le voit ainsi à de nombreuses reprises, à trente ans d'intervalle, dans la posture d'un être revisitant cette partie de son passé, pour en dégager du sens: «Aujourd'hui je comprends mieux...», «on est jeune, on néglige certains détails qui auraient été précieux plus tard.» Celui qui n'avait «jamais su dire non», vu par cet autre qui lui a succédé, aujourd'hui presque quinquagénaire, a lui-même repris l'allure d'un véritable personnage de roman, rencontrant enfin son auteur. On peut penser que Patrick Modiano a glissé là, plus que jamais, beaucoup de sa propre biographie, comme de sa façon singulière de vivre le rapport au passé. Il est par exemple significatif que l'alerte vécue vingt ans auparavant, en 1943, par son propre père, quand celui-ci eut la certitude que le service spécial chargé de dépister les juifs clandestins était sur sa trace, apparaisse au narrateur, ainsi qu'en témoigne un raccourci qu'il effectue, comme une simple répétition avant l'heure de ses propres démêlés avec les barbouzes sur la piste de ceux qui tiennent Gisèle. L'Histoire, avec ses soubresauts et ses retournements, est ainsi perçue comme une sorte de continuité douloureuse, à laquelle on opposerait volontiers le confort de l'amnésie. Mais la conquête de l'identité passe par les brûlures du souvenir, dont le roman organise la remontée, quitte à substituer ses hypothèses aux lacunes de la mémoire ou du vécu. Il reste alors au lecteur à parachever le travail, en sachant débusquer la profondeur d'une question vitale sous certaine apparence d'évanescence et de futilité.

En jouant continûment de ce chevauchement entre un flou de surface et une acuité extrême des arrière-plans, Patrick Modiano vient de réussir là l'un de ses tout meilleurs livres. D'une manière pratiquement exemplaire il y donne en fin de compte à voir les voies détournées par lesquelles le roman, contre toutes les suspicions de futilité, inscrit la question de l'identité individuelle dans son rapport complexe à l'Histoire.

Jean-Claude Lebrun